

> dans les années 1930. Plus qu'un musée avec ses traditionnelles galeries d'exposition, plus qu'un musée-laboratoire qui concentre en un seul lieu objets, documentation, enseignement, publications et recherche, il s'agit aussi d'une cité scientifique et culturelle, avec son cycle de conférences, son programme de cinéma permanent, ses galas de musique et de danse «exotiques», son audition de disques commentée, son bar, sa librairie, sa bibliothèque ouverte au grand public – un modèle qui sera d'ailleurs largement repris en 2006 par le musée du quai Branly.

Abritant des collections d'ethnographie, préhistoire, paléontologie et anthropologie physique, c'est un musée de l'homme biologique et culturel. Le musée de l'Homme collecte, préserve et présente les archives de l'humanité sous toutes leurs facettes: préhistorique, physique et biologique, culturelle, technologique. Il explique au visiteur les origines de l'homme, il restitue le parcours des grandes migrations humaines pour peupler la planète, il en montre la diversité physique dans l'unité de l'espèce humaine, la variété culturelle et linguistique.

En 1938, le discours à destination du public, dans une époque très troublée, est clairement engagé et militant, ce qui n'empêche pas que l'on y décèle des ambiguïtés *a posteriori*. Le musée affiche son antiracisme – surtout en ce qui concerne la réfutation de l'antisémitisme et de la supériorité de la «race aryenne» au sein des populations européennes –, mais il reste raciste en ce qu'il distingue des «races» humaines selon les croyances scientifiques de l'époque. Il est à la fois humaniste (il souhaite éduquer les visiteurs à la différence et à la diversité culturelle) et colonialiste en ce qu'il fait connaître les nombreuses sociétés de l'empire colonial français et les met en valeur. Il est culturaliste en ce qu'il insiste sur la richesse des cultures humaines, mais aussi plutôt «traditionaliste» et essentialiste en ce qu'il fige les sociétés dans une pureté culturelle illusoire qui serait celle qu'elles auraient connue avant leurs contacts avec la civilisation occidentale, la colonisation et la modernisation.

La fonction et la définition mêmes du musée sont tout à fait en phase avec les idées politiques de Paul Rivet. Depuis mars 1934, ce dernier préside le Comité de vigilance des intellectuels antifascistes. Surtout, en mai 1935, grâce au rassemblement des forces de gauche sur son nom, il a été élu conseiller municipal du quartier Saint-Victor, à Paris, préfigurant par son élection la possibilité même d'un Front populaire uni. L'idéal politique de vulgarisation du savoir pour les masses laborieuses correspond parfaitement aux aspirations idéologiques de Paul Rivet, qui nourrit une conception militante de l'ethnologie comme discipline de



LE PALAIS DU TROCADÉRO

Construit pour l'exposition universelle de 1878, le palais du Trocadéro (ici sur une gravure extraite de *L'Exposition de Paris*, d'Adolphe Bitard, 1878) hébergea le musée d'ethnographie du Trocadéro jusqu'en 1937.

vigilance, «école d'optimisme», outil au service de l'éducation du peuple à la diversité et à l'altérité, afin de combattre les stéréotypes sur des populations qu'on qualifiait alors encore volontiers de primitives ou d'arriérées.

UNE ETHNOLOGIE FRANÇAISE RAYONNANTE

Construit à l'occasion de l'Exposition internationale de 1937, le bâtiment du musée de l'Homme fut édifié sur les décombres du musée d'ethnographie du Trocadéro, lui-même inauguré à l'occasion de l'Exposition universelle de 1878. Déjà dirigé, depuis 1928, par Paul Rivet et son bouillant sous-directeur, Georges Henri Rivière, le vieux musée avait fait l'objet d'une réorganisation radicale et connu une petite dizaine d'années fastes avant sa destruction pour céder la place au musée de l'Homme. Ces années 1928-1937 furent déterminantes pour la construction du projet scientifique du musée de l'Homme, mais aussi pour l'essor d'une science qui venait tout juste d'entrer à l'université, l'ethnologie.

Cette jeune science tout à la fois sociale, humaine et morale exerce un fort pouvoir

MUSÉE DE L'HOMME

GAL



INAUGURATION PAR MONSIEUR LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE
20 JUIN 1938

LE MUSÉE DE L'HOMME

En 1937, le palais du Trocadéro fut démoli pour céder la place au nouveau palais de Chaillot et sa cité de musées dont le musée de l'Homme, abrité dans l'aile Passy du monument et vu ici sur l'invitation à son inauguration, le 20 juin 1938.

d'attraction sur la génération née au tournant du xx^e siècle. Elle constitue un nouvel humanisme riche de promesses existentielles dans une époque marquée par le machinisme industriel, l'urbanisation, la montée des totalitarismes, du racisme, le triomphe de l'impérialisme européen. L'ethnologie est alors une discipline à la marge du monde académique parce qu'elle se consacre à l'étude des marges de l'humanité – ou, plus justement, considérées comme telles par l'Occident (*voir l'encadré page 78*). La culture matérielle de ces sociétés,

leurs créations rituelles et usuelles ont commencé à devenir un peu plus familières aux amateurs de formes d'art autres, subversives, « primitives », interrogeant les canons de la beauté. Pour sa part, l'ethnologie interroge les canons de la socialité. Elle documente des mondes qui obéissent à d'autres prescriptions et modèles, et n'ont pas sombré dans le grand chaos destructeur et sauvage d'une guerre apocalyptique (la Première Guerre mondiale) qui a dévoilé des pulsions meurtrières très éloignées des idéaux portés au pinacle du progrès, de la raison, de la science et du beau – autant de notions que les avant-gardes culturelles occidentales remettent en doute et que l'ethnologie relativise.

Grâce au musée d'ethnographie du Trocadéro, l'ethnologie s'impose avec force sur la scène intellectuelle et culturelle. Le musée fait rayonner cette discipline hors de son pré carré de spécialistes, de coloniaux, d'étudiants. Sous l'impulsion de son exceptionnelle direction à deux têtes, il scelle une alliance inédite et explosive entre la science et la culture. Alliance entre une science encore indisciplinée, en voie de professionnalisation et d'institutionnalisation, qui a besoin de monter en puissance, en légitimité et en notoriété, et la culture – toutes les formes de culture moderne occidentale: celles des avant-gardes, lettrées, aristocratiques, élitistes, populaires, savantes, matérielles...

PROFITER DE LA VOGUE DE « L'ART NÈGRE »... ET S'EN DÉTACHER

C'est le début des années folles de l'ethnographie, révélatrices de l'engouement pour une discipline, l'ethnologie, qui se pare habilement des attraits de la nouveauté – sans qu'il soit d'ailleurs bien certain que tous aient la même définition, la même conception de ce qu'elle est ou de ses ambitions scientifiques. Des ambiguïtés et des malentendus féconds ont d'ailleurs ainsi profité au musée d'ethnographie du Trocadéro, comme la vogue de « l'art nègre ».

Depuis le début du siècle, l'art nègre est furieusement à la mode parmi les artistes et les intellectuels. Rien qu'à Paris, il y aurait près de 150 collectionneurs d'« art primitif » et, au milieu des années 1920, les revues nègres de Joséphine Baker au théâtre des Champs-Élysées ou des Blackbirds au Moulin Rouge chavirent le public et les artistes. Mais paradoxalement, en même temps que cette mode concourt indéniablement au regain d'intérêt entourant le musée et à la faveur retrouvée de l'ethnologie, Rivet et Rivière veulent l'arracher au champ artistique et faire entendre un autre discours, plus ambitieux et attentif au contexte d'expression sociale et symbolique de ces objets: un discours qui entreprend de réhabiliter les sociétés traditionnelles et leur



L'ethnologie exerce un fort pouvoir attractif sur la jeune génération



➤ culture matérielle, un discours plus riche, sensible aux dimensions rituelle et culturelle, qui dépasse la simple séduction esthétique.

Le musée voit aussi converger vers lui des réseaux dont la coexistence pourrait sembler insolite si on oubliait que ses directeurs font preuve d'un grand pragmatisme pour consolider leur entreprise de modernisation et de popularisation du Trocadéro : des scouts, des missionnaires religieux, des explorateurs et voyageurs, des fonctionnaires coloniaux, des journalistes, des artistes et écrivains, des banquiers et financiers, des galeristes et collectionneurs, des nobles, des étudiants et des savants...

ATTIRER DADAS, SURREALISTES ET AUTRES ARTISTES D'AVANT-GARDE

De fait, les directeurs du musée d'ethnographie font flèche de tout bois pour mettre en valeur leur ambitieuse entreprise de rénovation du lieu, tribune et vitrine de cette science sur la scène parisienne : brouillant les frontières, ils profitent tout à la fois du goût du grand public pour l'aventure et l'exotisme, abondamment relayé dans la presse à gros tirage et les récits de voyage pittoresques, mais aussi de la ferveur des élites mondaines pour les arts dits primitifs, notamment des cercles artistiques d'avant-garde, en particulier les dissidents surréalistes et les artistes dadas. C'est toute la gageure de l'idéologie défendue par Rivet et Rivière telle qu'elle se manifeste dans le discours, la muséographie et l'animation éducative, scientifique et culturelle du musée : ils veulent en faire un lieu à la fois populaire, c'est-à-dire un instrument d'éducation et de propagande tourné vers le peuple, et à l'avant-garde de la culture. Pour eux, l'ethnologie, en tant que nouvelle science qui bouscule les hiérarchies épistémologiques, culturelles et raciales établies, doit être associée de plein droit à la culture.

À partir de 1932, ils parviennent ainsi à jouer sur les deux registres : celui du musée scientifique en mode majeur et celui du musée des beaux-arts en mode mineur. Pour lutter contre les préjugés raciaux et culturels, ils montrent au public tout ce qu'il peut avoir en commun avec cette humanité exotique : le geste et la parole, la technique et l'art. Conservatoire de la civilisation matérielle qui ouvre elle-même sur l'univers mental propre à chaque société, le musée d'ethnographie du Trocadéro veut faire la preuve par l'objet de l'indéfectible solidarité unissant tous les hommes, et montrer leurs communes aptitudes techniques qui sont autant de marches franchies dans l'ascension vers le progrès.

La mise en œuvre de cette volonté passe par un investissement tous azimuts dans les places fortes de la culture en pleine expansion,

LA CROISADE DES PREMIERS ETHNOLOGUES FRANÇAIS

En France, l'ethnologie entre officiellement à l'université en 1925, avec la fondation de l'Institut d'ethnologie, en 1925, sous l'égide du ministère des Colonies. On doit sa création au philosophe Lucien Lévy-Bruhl, au sociologue Marcel Mauss et à l'ethnologue Paul Rivet qui le dirige. L'Institut d'ethnologie forme la première génération d'ethnologues, hommes et femmes qui ont décidé de faire de leur vocation un métier. Dans la professionnalisation de ce métier, le terrain ethnographique devient « le rite d'initiation pratique », « l'épreuve du feu » (selon les mots de Rivet) qui permet d'observer par soi-même des cultures différentes, d'en comprendre les logiques sociales et rituelles, les valeurs.

Plus de cent missions ethnographiques sont organisées entre 1925 et 1940, preuve de la vitalité de l'ethnologie. Elles obéissent à deux impératifs : la collecte d'objets de la culture matérielle afin de

constituer les archives des sociétés traditionnelles ; l'ethnographie de sauvetage qui se hâte de documenter des modes de vie qui seraient menacés de disparition à cause de la colonisation et de la modernisation occidentales. Les possessions coloniales en Afrique et en Asie sont des terres de mission privilégiées, car faciles d'accès pour les ethnographes. Paul Rivet prône une alliance étroite entre le terrain ethnographique, la collecte d'objets, la recherche ethnologique et le musée d'ethnographie du Trocadéro qu'il dirige depuis 1928, véritable musée-laboratoire.

L'ambition est de quadriller la planète d'ethnographes et de collecteurs travaillant en coordination avec le musée. Si les terrains sous domination coloniale sont plus nombreux, ils sont loin d'être exclusifs. Jacques et Georgette Soustelle partent deux ans au Mexique et étudient les Otomis et les Lacandons ; Claude et Dina Lévi-Strauss mènent plusieurs enquêtes au Brésil, en particulier sur les Bororos et les Nambikwaras ; Alfred Métraux réalise des missions en Argentine, en Bolivie, à l'île de Pâques. André Leroi-Gourhan séjourne deux ans au Japon, Germaine Tillion et Thérèse Rivière s'installent dans l'Aurès algérien ; la grande mission Dakar-Djibouti, dirigée par Marcel Griaule, traverse l'Afrique entre 1931 et 1933, et popularise la culture dogon ; Paul-Émile Victor effectue plusieurs hivernages avec les Inuits de la côte orientale du Groenland ; Denise Paulme et Deborah Lifchitz mènent une enquête intensive à Sanga, au Mali ; Georges Devereux séjourne chez les Sedangs d'Indochine ; etc. Les ambitions sont multiples : faire connaître les sociétés lointaines de manière scientifique et didactique, témoigner de leur richesse culturelle, matérielle et artistique, restituer la diversité de façons d'être au monde, loin des épithètes péjoratives et dépréciatives. C. L.



PAUL RIVET (1876-1958)

Ici photographié à Teotihuacán, au Mexique, en août 1929, Paul Rivet s'intéressa à l'ethnologie en accompagnant une mission géodésique en Amérique au début du xx^e siècle. Il en devint un pionnier.